

gare. Madame Sorel se précipita pour informer le chef de gare qu'un passager sans billet serait avec elle et que tout serait réglé dans le train. Et L'Orient-Express, majestueux, arriva en sifflant trois fois avec puissance. La fumée de la locomotive sortait comme une explosion en assombrissant la lune dont la brillance dorée se faufilait entre les tourbillons de fumée noire.

Ahuri, pas encore sorti de sa sidération, Jean prit autant de bagages de madame Sorel qu'il lui fut possible, donna la main à Gabriel et tous trois montèrent dans le train. Jean se croyait dans un rêve, rien ne lui semblait réel, le luxe des compartiments, et lui, assis là, sur le canapé en velours. Il avait envie de pleurer d'émotion, de s'envoler pour crier sa gratitude. Gabriel, sentant Jean un peu perdu, vint s'asseoir tout près de lui, madame Sorel avec sa bienveillance tentait de lui parler pour le mettre à l'aise, le rassurer, mais lui, pour qui tout était trop, se retira dans l'angle de la banquette et s'endormit.

Il rêva des collines fleuries de son village.

J'ai le souvenir d'un jour où Anton m'a accompagnée en voiture à l'aéroport. Il était encore étudiant et sa compagnie m'a été si agréable. Nous avons bavardé, ri, commenté l'évolution du monde, les découvertes astronomiques... Sa courtoisie, sa discrétion, sa modestie m'ont beaucoup touchée, je le trouvais admirable. Maintenant, il maîtrise toute une diversité de technologies informatiques, mais sa vie est devenue quasiment virtuelle.

Coco, le chat extravagant devenu son fidèle compagnon, a choisi de s'installer entre les câbles des appareils d'Anton où il s'est dégagé un « nid » rond, et c'est là, sur la table, qu'il passe ses nuits. Il se tient informé de la vie virtuelle, de tout ce qui circule dans ce labyrinthe de câbles, et quand Anton s'endort, il guette l'arrivée des Anges.

quiétude insupportable qui l'accablait. Puis il pense à sa vie depuis son arrivée à Paris. Ces femmes qu'il a aimées en papillonnant de l'une à l'autre, sans jamais accepter d'avoir des enfants. Il porte le deuil de tous les enfants qu'il n'a pas eus. Il se reproche son éloignement vis-à-vis de ses parents, maintenant partis dans le monde d'ailleurs. L'entente avec son père était difficile. La belle maison parentale dont il a hérité, il l'a vendue vite, pour s'en débarrasser. Depuis qu'il est avec cette dernière compagne, l'engouement d'acheter des appartements ; à Paris, au centre de la France, maintenant en nouvelle Aquitaine ? Si proche de là où il a vu le jour, où ont vécu ses parents ? Tout lui semble étrange, sombre, un cercle vicieux... Il cherche une satisfaction, mais elle ne se présente pas. Dans le flou du miroir, il lui semble apercevoir des visages connus puis, comme une punition, lui apparaît le portrait de Dorian Gray.

Il quitte le miroir avec le même vide dans l'âme et, sans dire un mot, s'éclipse discrètement, sort de l'appartement, erre un temps dans les rues, puis disparaît sans trace.

Quant à sa compagne, on ne connaît rien d'elle. Elle ne s'est pas regardée dans le miroir pour voir la vérité.

Il resta là, figé sous la pluie incessante, dans une sorte d'absence méditative. La tristesse l'envahit et il ne savait pas s'il était attristé par ces souvenirs ou si c'était la nature qui se mettait à l'unisson avec ses sentiments en faisant disparaître le soleil.

Soudain, comme une lumière, à l'autre bout du pont apparut la femme qu'il attendait. Elle avança vers lui avec ce sourire qu'il lui connaissait, totalement trempée, la robe collée au corps. De ses cheveux s'écoulaient des larmes de bonheur. Quand elle fut tout près, il sortit de la petite poche de sa veste la pochette en soie, lui essuya le visage et la serra contre lui.

Ils se regardèrent et, sans dire un mot, surent qu'ils s'aimaient déjà. Un peu.